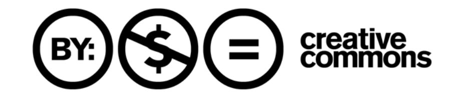


Revue de l'Occident musulman et
de la Méditerranée

La "maintenance" des groupes berbérophones au Maghreb : un problème de géographie régionale ?

Pierre Marthelot



LA "MAINTENANCE" DES GROUPES BERBÉROPHONES AU MAGHREB : UN PROBLÈME DE GÉOGRAPHIE RÉGIONALE ?

par Pierre MARTHELOT

Le problème posé par la subsistance de groupes importants de berbérophones au Maghreb a été le plus souvent abordé sous l'angle linguistique, évidemment fondamental, et sous l'angle ethno-culturel, s'agissant en particulier des us et coutumes. Ainsi se trouve en effet parfaitement et suffisamment définie la spécificité de ces populations qui apparaissent comme des groupes rélictuels, tantôt compacts, tantôt disséminés, d'un peuplement plus ancien qui recouvrait l'ensemble du Maghreb (et qui pour autant n'était pas lui-même homogène, encore moins originel !).

Les historiens ont également abordé le problème, et ils peuvent en effet apporter des éclaircissements très importants sur l'actuelle répartition des populations : comment a progressé l'arabisation (au sens tantôt ethnique et tantôt linguistique, culturel, du terme) au point de morceler le monde berbère, de cantonner ce qui en reste dans des parties bien déterminées du pays, de ce fait surpeuplées. Parmi les historiens contemporains, Georges Marçais a sans doute été celui qui a accrédité avec le plus d'autorité cette notion d'une ancienne Berbérie, qu'il désigne encore de cette manière pour la période allant du XIe au XIVe siècle : l'idée d'un Maghreb distinct d'un Machrek à l'intérieur de l'ensemble arabophone lui est tout à fait étrangère : car tel est bien le point de vue qui transparaît dans le choix même du titre de ses deux grands ouvrages (1).

Par contre, les géographes ne se sont guère aventurés à intervenir dans cette recherche et l'on comprend pourquoi : plus particulièrement attachés à l'étude de l'écologie, notamment dans le cadre régional, le problème ethnique, comme le point de vue linguistique, leur est relativement étranger. Aussi se bornent-ils à noter composition ethnique et langue parmi les éléments d'une description, sans qu'elles entrent à proprement parler dans le déterminisme géographique : une carte y suffit, qui permet du moins de situer les groupes berbérophones et de les classer d'après les régions où ils se trouvent : montagnes méditerranéennes d'une part : Kabylie, Dahra, Beni Snassen, Rif ; massifs pré-sahariens d'autre part : Djebel Nefousa, Aurès, Anti-Atlas marocain, enfin Massif central saharien et oasis.

---

(1) Marçais, Georges, *Les Arabes en Berbérie du XIe au XIVe siècle.* Paris, Leroux, 1913. du même auteur, *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen-Age.* Paris, Aubier, 1946.

Et sans doute les géographes ont-ils été en ceci trop prudents, car aussi bien il n'est pas dit que langue et us et coutumes ne soient pas, au même titre que le relief ou les sols, une composante régionale importante : l'un et l'autre trait s'inscrivent dans ce que l'on pourra appeler une tradition, au sens propre du terme ; et l'on pourrait aussi bien dire une transmission, comme on parle d'un capital génétique transmis, mais qui serait beaucoup plus de caractère culturel que physique ou physiologique, bien sûr. Otons au mot tradition la résonance passéiste et fixiste, qui ne lui est inhérente que dans des formes dégradées. Il reste que la langue, et tout ce corps d'habitudes, de règlements implicites ou explicites, d'usages et de techniques composent une attitude en face de la vie, et donnent à cette société une consistance qui n'est pas sans action sur l'établissement des rapports entre l'homme et la nature. En même temps, bien que, et l'on y reviendra, les berbérophones aient été les premiers au Maghreb à émigrer par grandes masses, avec retour au pays pour le plus grand nombre, les régions touchées par cette émigration ont rarement assimilé et appliqué les éléments techniques et moins encore spirituels et moraux rapportés de l'étranger. De toute façon l'économie n'en a pas été transformée, ce qui doit être mis en relation avec les caractères socio-culturels cités plus haut au moins autant qu'avec les conditions naturelles.

Mais c'est surtout sur un autre plan que les géographes peuvent, plus qu'ils ne l'ont fait, apporter leur part d'explication ; à savoir l'aspect démographique, cette anormale densité sur laquelle précisément l'on s'appuie pour hasarder l'hypothèse du refoulement dans la montagne-refuge.

Et c'est bien vrai que cette densité elle-même est un facteur important dans la "maintenance" des berbérophones là où ils sont encore. On pourrait dire que toute population qui n'atteint pas une certaine densité, qui se trouve donc au dessous d'un certain seuil, est menacée d'absorption, d'assimilation, beaucoup plus encore que de destruction physique ; cette densité numérique est naturellement variable selon les conditions du milieu physique, mais elle est la condition nécessaire pour que se perpétue une certaine densité sociale, caractérisée par la richesse et la solidité des liens internes, dont, naturellement, au premier chef, la langue. Dans la montagne berbérophone, cette densité va en outre de pair avec une répartition en forts noyaux structurés, villages, et, comme l'on dit, tribus, qui sont ou qui étaient, Robert Montagne et Jacques Berque (2) l'ont montré, respectivement pour le Sous et le Haut-Atlas, autant de petites républiques autonomes d'autant plus difficiles à entamer.

Bien sûr, rien de tout cela n'est mécanique, et l'arabisme (plutôt que les Arabes), s'est plus d'une fois introduit dans des régions densément peuplées. Il faut à chaque fois rechercher la raison spécifique qui a permis cette avancée : proximité des villes et moyens de pénétration : cela semble être le cas pour le Rif Occidental ; facilité des communications, pour la plaine Kabyle, (vallée de l'Oued Sebaou) et aussi nature des contacts avec les tribus nomades, voire action

---

(2) Montagne, Robert, *Les Berbères et le Maghzen dans le Sud du Maroc.* Essai sur la transformation politique des Berbères sédentaires (groupe Chleuh). Paris, Alcan, 1930.

Berque, Jacques, *Structures sociales du Haut-Atlas.* Paris, P.U.F., 1955.

missionnaire des marabouts arabophones (3) ; c'est là ce qui pourrait expliquer la différence entre l'Ouarsenis, arabisé de longue date (4) et le Dahra, symétrique de l'Ouarsenis au Nord de la plaine du Chélif, où de forts noyaux berbérophones ont pu subsister jusqu'à ce jour. Reste le cas de la Petite Kabylie . . . Il apparaît en tout cas qu'il s'agit là d'osmoses complexes, plus que de faits belliqueux, de refoulements à proprement parler, car si les tribus berbères se sentent bien chez elles, là où elles sont, et si les motifs d'incompréhension ne manquent pas avec les populations des plaines sous "label" linguistique différent, il ne manque pas aussi d'exemples d'alliances avec des fractions arabophones, comme de rivalités entre fractions berbères ! On ne voit pas en tous cas qu'il y ait jamais eu entre populations berbérophones et arabophones cette séparation qu'il y a eu par exemple plus tard entre Européens et indigènes, après la conquête, ou qu'il y a encore entre Arabes et Juifs israéliens en Palestine.

Si la densité de la population est une des données qui ont facilité la fidélité des populations berbérophones à leur langue et à leurs usages, il reste à donner les raisons de cette densité : est-il besoin en particulier de cette notion de montagne--refuge, un peu légèrement appliquée au Maghreb, de la même manière que dans d'autres parties du monde, Asie du Sud-Est et Indonésie, par exemple, où les conditions physiques, les données ethniques et culturelles, l'histoire enfin sont tellement différentes ?

Si l'on veut bien se borner au Maghreb proprement dit, en négligeant les populations sahariennes, précisément parce qu'elles vivent dans un milieu géographique entièrement différent, on se rappellera que, contrairement à la situation actuelle, ce sont les montagnes qui constituent historiquement les régions les mieux douées économiquement, par rapport aux plaines, balayées par le nomadisme pastoral, et, de plus, beaucoup plus difficiles à équiper, pour la petite hydraulique, faute de relief (si ce n'est toutefois sous la forme d'aménagements légers pour la répartition des crues de certains oueds, par exemple au Maroc).

Alors que les plaines vivaient presque exclusivement d'élevage et de céréaliculture, les montagnes et leurs débouchés *(dir)* étaient le lieu principal et parfois exclusif, de l'arboriculture, ce qui non seulement améliorait la production--consommation, mais encore fournissait des surplus commercialisables. Le cas le plus classique est celui de l'olivier, abondant aussi bien dans le djebel Nefousa que dans la Kabylie ou dans les *dirs* marocains, dans l'Atlas aussi, quand l'altitude le permet. L'olivier, donc l'huile : dans l'Algérie précoloniale, ce n'étaient pas les plaines qui fournissaient l'huile consommée dans les villes (la matière grasse des plaines étant d'origine exclusivement animale) mais la montagne Kabyle. Il y avait là une sorte de spécialisation géographique dont on ne saurait minimiser l'importance. On pourrait également souligner le rôle du figuier, en Kabylie encore, de l'amandier dans l'Anti-Atlas méridional et celui, différent, du palmier dans l'Aurès, ainsi que de l'abricotier qui le relaie en altitude dans la même région. Il faut naturellement ajouter comme composante économique, l'élevage, très important là

---

(3) Berque, Jacques, *Les Hilaliens repentis ou l'Algérie rurale au XVe siècle.* dans Annales E.S.C., n° 5, sept-oct. 1970, p. 1345.

(4) Article à paraître de Djilali Sari, *Les populations de l'Ouarsenis.*

où subsiste la forêt et qui le fut davantage avant les interdictions et limitations imposées par les forestiers ; là où la forêt ne fournissait plus le "parcours" suffisant intervenait le pâturage dans des plaines qui n'étaient mises en valeur que très localement et très partiellement, mais qui précisément à cause de cela, entraient en complémentarité avec les montagnes proches, au bénéfice de celles-ci.

Tout ceci s'ajoutait à la base céréalicole et légumière, toile de fond de toute agriculture traditionnelle.

Autre avantage : l'eau. Dans le passé, c'était la montagne qui disposait de l'eau, et de l'eau divisible, grâce à des aménagements relativement faciles utilisant uniquement la gravité, au départ de filets d'eau ou de petites réserves.

L'eau, c'est-à-dire les sources dans les montagnes les plus arrosées, sources et puits dans les plus sèches, eaux de ruissellement aussi, savamment retenues dans les vallées et sur les piémonts avoisinant certains massifs en climat steppique. Cette divisibilité de l'eau et la petite irrigation qui en résulte sont un facteur essentiel d'intensification des cultures sur de petites surfaces organisées et de densification des sociétés humaines qui en vivent. Voilà une autre raison qui faisait des montagnes, dans l'ancienne économie, des zones relativement favorisées, plus densément peuplées que les plaines, sans qu'il soit besoin de faire appel au rôle de refuge de la montagne et au refoulement des populations de plaine.

Une autre caractéristique de ces régions, c'est l'importance des investissements humains qui y ont été apportés : travaux de rétention des sols et des eaux, correction des pentes par des terrasses, épierrement et même tout simplement perfection des façons culturales, développant haies ou rideaux protecteurs ou facilitant le drainage des sols (5). Ces techniques ne sont pas spécifiquement berbères : c'est ainsi que la construction de terrasses, de murettes et de barrages est un fait plutôt pré-saharien que méditerranéen et semble bien avoir été emprunté par les Berbères à la civilisation proto-historique qui les a précédés, cependant que dans les plus septentrionales des montagnes berbères, l'aménagement de l'espace par la construction du paysage rural a tendance à s'alléger, étant moins nécessaire. La construction de terrasses de culture (qui sont le plus souvent, au contraire de ce qui existe au Liban, des terrasses d'irrigation) n'est donc pas une technique aveugle, la réaction du groupe étant de s'en passer quand on en peut faire l'économie.

Un remodelage aussi poussé de la nature implique évidemment, outre le facteur "temps", une main d'œuvre abondante, la densité de la population étant elle-même en rapport avec les conditions de l'économie locale qui viennent d'être décrites. Pas question qu'une telle densité ait pu exister dans les plaines, à quelques exceptions près, dont une de taille, le Sahel tunisien : mais s'agit-il d'une plaine ? ou plutôt d'un paysage collinaire permettant une habile répartition du ruissellement, et le développement d'une arboriculture très dense, ce qui, si l'on

---

(5) Despois, Jean, *Les paysages agraires traditionnels du Maghreb et du Sahara septentrionnal.* dans : Annales de Géographie, n° 396, LXXIIIe année, mars-avril 1964, p. 129-171.

du même auteur : *L'utilisation du sol dans les montagnes de l'Atlas.* dans *Utilisation des terres en climat semi-aride méditerranéen.* Paris, U.N.E.S.C.O., 1964, p. 69-74.

suivait le raisonnement esquissé précédemment, aurait dû constituer une bonne condition pour la maintenance du berbère ; tel n'a cependant pas été le cas, les influences de la steppe arabisée ayant tôt fait de provoquer l'arabisation totale de la région (mais non pas une modification substantielle du stock ethnique antérieur).

Tels sont les facteurs géographiques qu'on ne peut pas ne pas faire intervenir, lorsque l'on cherche à comprendre les raisons de l'actuelle localisation des noyaux berbères, et celles de la densité encore très forte de ce peuplement.

Mais c'est beaucoup parler du passé : que se passe-t-il maintenant ? Est-elle immuable la carte où s'inscrivent les communautés parlant berbère ?

Il y a au moins deux raisons pour penser que, au Maghreb, comme dans la plupart des pays développés ou en voie de l'être, les minorités linguistiques auraient de la peine à se maintenir, ou que pour le faire, elles auraient à trouver d'autres raisons que les anciennes.

Il y a d'abord le fait de l'émigration. Ce sont en effet les montagnes peuplées de berbérophones qui ont été les premières touchées, dès les débuts de ce siècle, et qui fournissent encore le plus gros stock d'émigrants maghrébins : Kabylie d'abord, et aussi pays Chleuh.

Car si le dépassement d'un certain seuil démographique a été l'une des conditions nécessaires pour le maintien de la spécificité berbère, il y a un autre seuil qui a été franchi, en sens inverse, à savoir le seuil économique, au-dessous duquel il n'est plus de vie possible dans la montagne. L'aspect démographique n'est pourtant pas seul en cause : ce qui s'est en effet produit, c'est l'inversion du rapport signalé plus haut entre plaines et montagnes, dans lequel la montagne a longtemps eu le dessus. Avec la colonisation (mais, de façon certes moins brutale, l'inéluctable modernisation n'aurait pas eu d'autre effet !), ce sont les plaines qui ont été systématiquement mises en valeur, en partie pour des raisons de sécurité faciles à comprendre, mais aussi parce que les terres, ex-pastorales, étaient plus faciles à saisir, et susceptibles aussi de meilleurs rendements, parce que plus propices à l'emprise progressive de formes d'exploitation rationnelle : structures foncières simplifiées, constitution de blocs homogènes, application systématique d'une mécanisation et d'une motorisation poussées à leur paroxysme. Autre révolution : l'eau. Grâce à la maîtrise de moyens puissants de rétention et de répartition, c'est en plaine que se trouvent désormais les grandes surfaces irriguées. Du même coup, s'introduit en plaine une diversification jusque là ignorée, sauf sur de petits espaces : la plantation ; l'arbre envahit la plaine, le disputant à la céréaliculture et au pâturage et du coup c'est de là que partent désormais les grands flux de commercialisation. Cependant qu'en contre-partie la montagne se trouve privée des annexes de plaine qu'elle pouvait avoir, et doit en outre recevoir la surcharge, au moins sur ses bordures, des surplus de populations rejetées par l'implantation coloniale.

Les régimes postérieurs à l'indépendance se sont bien gardés de restaurer l'ancien privilège des régions montagneuses. Le plan, grâce auquel se diffuse l'action économique, doublant l'action politique d'un état moderne infiniment

plus puissant que l'ancien *maghzen,* est un instrument géographiquement sélectif, négligeant les régions à rentabilité douteuse. Et les programmes spéciaux touchant en Algérie les régions les plus défavorisées, Aurès, Kabylie ou Titteri, ne sont que des exceptions confirmant la règle : le pouvoir central contourne la montagne berbère, l'investit pacifiquement après l'avoir isolée et l'avoir vidée de sa substance.

D'où le mouvement de délestage qu'entraîne la recherche de l'emploi pour une bonne partie de la population active. Ainsi les villes proches, notamment Alger et Casablanca, ont-elles vu leurs quartiers anciens, leurs banlieues, leurs bidonvilles s'enfler par l'apport d'une population rurale, en bonne partie berbérophone, prenant la suite de l'émigration sous forme de colportage ou de commerce fixe qui s'y pratiquait de longue date. En même temps, et très curieusement, les facilités de communications à longue distance désenclavent la montagne et la mettent en contact direct avec les régions industrialisées de l'Europe, devenues soudain plus proches, si bien que le monde berbère se trouve menacé non seulement d'assimilation du fait de contacts plus intimes avec la civilisation des villes, pôles majeurs d'arabisation, mais encore de contamination par la civilisation industrielle, c'est-à-dire en l'occurrence européenne.

Enfin, il faut noter le fait, très nouveau, d'une plus grande pénétrabilité des influences extérieures sous le régime d'un état moderne, infiniment plus assimilateur et doté de plus de moyens pour l'être que l'antique *maghzen.* On l'a vu à propos du Plan, mais c'est toute l'administration qui est en cause, et l'école, et l'armée. Jamais le pouvoir central et centralisateur n'a eu les moyens de submerger à ce point les régions, y compris celles qui pouvaient se croire à l'abri du fait même de leur spécificité. Et l'agression, si agression il y a, c'est de la langue qu'elle se sert, de l'arabe qui, s'il n'entre pas officiellement en conflit avec le berbère, si même il ne supplante pas le berbère dans un premier temps, devient, ce qu'il n'a jamais été, la langue comprise par tous, et utilisée à chaque fois qu'il est besoin dans le réseau des relations officielles ou extérieures, le réseau parallèle, si l'on peut dire.

Ce serait en Europe, notamment occidentale, à ce rythme, le passé spécifique ne ferait pas long feu ! Mais les choses ne sont pas si simples au Maghreb. Alors qu'on a vu, dans l'Europe industrialisée, des régions relativement desheritées se vider de l'essentiel de leur population active, qui venait s'agglutiner dans les villes ou les zones industrielles, cependant que la spécificité des zones de départ en venait à n'être plus qu'un folklore pour touristes, c'est un fait que les régions peuplées de berbérophones, au Maghreb, résistent mieux. La cohésion du groupe d'origine se referme sur l'émigré, qui est ainsi solidement armé pour résister à l'assimilation, d'où qu'elle vienne. Et la montagne de son côté garde son rôle de sanctuaire, toujours prêt à réintégrer l'individu provisoirement éloigné. Le phénomène n'est pas unique, notamment dans les pays méditerranéens, mais il est ici particulièrement net.

Seulement, cela ne suffit pas pour maintenir vivantes ces régions, maintenant déshéritées. Si la montagne à ce rythme ne se dépeuple pas vraiment, elle n'est quand même plus guère qu'un musée des us et coutumes, langue comprise : c'est

déjà fait en Kabylie, où l'on cherche vainement par exemple des paysans qui le soient vraiment. Les autres régions peuplées de berbérophones sont en passe de suivre. Bien hardi qui pourrait dire de quoi sera faite, demain, la maintenance des traits spécifiques qui reposent maintenant surtout sur les vieux sages et sur les femmes et non plus sur la population toute entière. Ni refoulés ni conquis, les Berbères alors peut-être auront vécu !

Pierre MARTHELOT
Directeur d'Etudes
à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes
19, bd Jourdan. 75 690 Paris Cedex 14